

Fidélité aux thèmes mais aussi



Coll. Simon Mizrahi

Mahmoud Meligui dans *la Terre*

une collaboration exemplaire

Peut-être n'y a-t-il pas de meilleur endroit pour rendre hommage à l'immense talent de Mahmoud el-Meligui qu'un dossier consacré à Youssef Chahine. C'est que la fidélité notoire de celui-ci à certains de ses acteurs — Ahmed Mehez, Mohsena Tawfik, Seif el-Din ou Mohsen Mohieddine en savent quelque chose — a trouvé avec Meligui l'une de ses plus belles expressions, dont il faut remonter à 1968 pour trouver le point de départ réel.

Certes, *la Terre* n'est ni le premier film que Meligui ait interprété pour Chahine, ni même le premier rôle principal qu'il ait tenu sous sa direction (*A toi pour toujours*). Mais ce n'est qu'avec ce film que leur complicité cinématographique, telle qu'elle ne se démentira plus par la suite, naît véritablement, à l'occasion de ce qu'il fallait bien appeler à l'époque un phénoménal contre-emploi. Cela mérite une explication.

par Khaled Osman

aux acteurs : Chahine-Meligui,

En 1968, Mahmoud el-Meligui, né au Caire en 1910, a déjà derrière lui quelque quarante années d'une carrière extrêmement prolifique : d'abord au théâtre, puis au cinéma mais également à la radio et à la télévision. Son physique particulier avec le front dégarni et les yeux saillants, sa démarche un peu voûtée et surtout sa voix quelque peu nasillarde, l'excluant des rôles de jeune premier qu'affectionne le cinéma égyptien, en ont fait en revanche un interprète idéal pour toute une galerie de personnages peu recommandables, souvent prêts à faire montre de bassesse et qui dissimulent toujours derrière un abord sévère une certaine lâcheté. Ces personnages, Meligui les incarne avec une sobriété et une économie d'effets rares dans un cinéma où les rôles de second plan sont le plus souvent chargés à outrance. Ses compositions sont si pleines de réalisme que, très sollicité au demeurant, il finit par être cantonné dans un rôle de « salaud » éternellement peaufiné dont il ne parvient plus à s'échapper.

C'est pourquoi le rôle d'Abou Sweilam que lui offre Chahine dans *la Terre* est accueilli par Meligui comme la réalisation d'un grand rêve, voire comme une sorte de seconde naissance (à l'âge de cinquante-huit ans !). D'autant que le rôle est important à plus d'un titre : outre sa richesse intrinsèque (il offre à l'interprète l'occasion d'exprimer toute la gamme des émotions), il se propose de rompre avec l'image dérisoire que le cinéma de fiction égyptien avait donné du fellah (un défi qui ne peut que passionner un acteur épris de son métier comme Meligui). Peut-être l'existence de ces deux défis complètement en phase — pour le personnage, casser l'image du fellah tantôt ridicule, tantôt sournois ; pour l'acteur, briser le carcan qui l'emprisonne dans la veulerie en tous genres — a-t-elle contribué à l'exceptionnelle réussite de Meligui dans le rôle d'Abou Sweilam, où éclate l'évidence de son talent d'acteur complet. Meligui va jouer désormais dans tous les films de Chahine sans exception, au fil d'une collaboration mêlée d'amitié et de respect entre le

cinéaste exubérant et l'acteur plus austère, parfois entêté, toujours généreux que révèle une anecdote du tournage du *Retour de l'enfant prodigue* : Meligui refusa tout net de se laisser blanchir les cheveux pour le rôle du grand-père, se sépara de Chahine en bougonnant que c'était tout à fait hors de question, avant de revenir quelques heures plus tard, l'opération accomplie, à la surprise d'un Chahine très ému.

Après le héros délibérément magnifié de *la Terre*, Meligui va incarner dans les deux films suivants des êtres dont l'attitude immodérée pallie en fait une certaine détresse.

Ainsi Farag, le policier intransigeant du *Choix* apparaît-il comme un personnage acariâtre qui ne se satisfait que de l'ordre et de la norme. Il veut débarrasser la société de « ces ordures de drogués » mais n'affiche pas moins de mépris à l'encontre des intellectuels. Raouf, son jeune collègue plus éclairé, a d'abord droit à ses sarcasmes : « *Bien que cultivé, il semble que tu ne sois pas bête...* ». Mais on sent bien derrière les jugements lapidaires de Farag une certaine frustration qui le rend attachant en dépit de son aigreur. Un soir qu'une discussion avec Raouf lui fait entrevoir une possibilité nouvelle : essayer de comprendre les motivations des êtres et de les respecter, Farag va montrer — lui qui semblait tout d'une pièce — une grande curiosité et une profonde humanité.

Il en est de même pour l'inoubliable « Johnny » du *Moineau*, vieux nostalgique de l'occupation anglaise (la « meilleure de toutes » selon lui). Déçu par un présent où on ne lui fait plus confiance comme jadis pour mener les opérations de contrebande héroïques, il a complètement démissionné de la réalité pour se réfugier dans l'alcool et tenir des discours émaillés de « thank you » et de « Johnny »... Meligui s'en donne à cœur joie pour camper ce loser éthylique avant de prendre finalement à contre-pied le spectateur qui se serait trop vite résigné au côté pittoresque du personnage : alors que tous sont réunis chez Bahiyya pour suivre à



Coll. Simon Mizrahi

... dans la Terre encore.

la télévision le discours de Nasser du 9 juin, on voit Johnny apparaître lentement dans l'embrasement de la porte et lancer un regard étonnamment grave et pathétique...

Viennent enfin trois films, *le Retour de l'enfant prodigue*, *Alexandrie pourquoi ?* et *la Mémoire*, pour lesquels Chahine offre à Mélégué une sorte de recherche suivie autour de la figure du père. Magnifiques personnages que ces trois pères successifs, à la fois très proches les uns des autres mais privilégiant chacun des facettes différentes pour tracer finalement le portrait d'un homme profondément attachant.

Dans *le Retour de l'enfant prodigue*, il est une sorte de doux rêveur qui a abdiqué le pouvoir patriarcal, et subit l'ascendant de sa femme qui gouverne le clan Madbouli au travers de son fils aîné Tolba. Sa jeunesse de caractère le rapproche — par-delà une génération intermédiaire tantôt tyrannique (Tolba), tantôt résignée (Ali) — de son petit-fils Ibrahim auquel il raconte avec enthousiasme comment il avait, alors jeune étudiant en droit, découvert Mistinguett à Paris. Il est, *Alexandrie pourquoi ?* nous le confirme, attentif aux aspirations de la jeu-

nesse : d'abord réticent, il finit par céder devant la détermination de son fils Yehia à devenir acteur, et met alors en œuvre tout ce qui est en son pouvoir pour l'aider à y parvenir. Lui-même est résolu à ne céder ni à la force (au plus fort d'une alerte, il refuse de descendre aux abris et exige qu'on lui apporte sur-le-champ un gâteau), ni à la compromission (avocat, il s'obstine à rester honnête en dépit de la corruption omniprésente). Sa détermination inébranlable est d'autant plus méritoire qu'elle est sans illusions : du fonctionnement de la Justice dont il dresse un tableau féroce, il n'attend plus rien qu'une « bouffée d'air frais ». C'est cette même lucidité un peu désabusée que l'on retrouve dans *la Mémoire* où, spectateur impuissant du mariage de raison imposé à sa fille par les convenances, il s'offre néanmoins une critique mordante du futur gendre affairiste qui « n'a pas le temps de s'arrêter pour contempler un coucher de soleil »...

La reconnaissance de Mélégué envers Chahine se prolongeait ainsi à travers de ces rôles, plus superbes les uns que les autres, qu'il continuait à lui offrir dans des films de qualité, à un moment où la situation du cinéma égyptien se dégradait de plus en plus et que Mélégué le délaissait peu à peu au profit de la télévision. De son côté, Chahine était sans cesse émerveillé par le génie d'acteur de Mélégué. Interrogé sur ce point lors d'une émission à la télévision égyptienne, il proposa de répondre sous la forme d'un petit jeu : demander à Mélégué, à partir d'une réplique de *la Terre* (« Ça'y est les gars, on a gagné la partie... »), de la prononcer à la façon de son personnage à un moment particulier de tel ou tel film. Démonstration (brillamment) faite, Chahine lança au présentateur : « Que voulez-vous que je vous dise de plus ? ».

Dans la même émission, il devait également confier qu'il ne pouvait envisager un film où ne figurerait pas Mélégué, et leur collaboration ne serait sans doute poursuivie si Mélégué ne nous avait quittés le 6 juin 1983 alors qu'il s'apprêtait à tourner une scène pour une série télévisée. Cet acteur amoureux fou de son métier laisse un grand vide dans le cinéma égyptien. Les films de Chahine nous le restituent un peu...

Khaled OSMAN